

— Est-ce que c'est votre invitation à dîner que vous regardez comme une chose aussi sérieuse ? demanda-t-elle d'un air fûté.

— Non, répondit Léon, c'est autre chose. Vous savez que le patron m'a promis la place de contremaître pour dans deux mois.

— Oui, soupira Cerise, qui pensait que deux mois étaient deux siècles.

— Eh bien, fit joyeusement l'ouvrier, le patron s'est ravi.

— Comment ! vous ne serez pas contremaître ?

— Au contraire, je le suis déjà !

— Bah ! exclama Cerise stupéfaite.

— Voici la chose, Cerise. Antoine, notre contremaître d'aujourd'hui, qui devait s'établir à la fin du mois prochain, vient de faire un héritage et il est parti au pays. Alors je l'ai remplacé.

— Eh bien ? fit Cerise qui croyait comprendre.

— Alors le pays d'Antoine étant le mien, je l'ai prié de vendre mon lopin de terre et de m'apporter mes papiers.

— Et vous n'irez pas, vous ?

— Non, dit Léon ; et comme Antoine sera ici dans huit jours...

Il s'arrêta et regarda la jeune fille.

— Eh bien ? fit-elle avec une hypocrite naïveté, tandis que son petit cœur s'était pris à battre.

— Si vous voulez... il me semble... dit Léon qui commençait à se troubler aussi, nous pourrions nous marier dans quinze jours.

Cerise devint pourpre et baissa les yeux.

— C'est bien près... murmura-t-elle.

— C'est bien loin... répondit Léon, qui pressa la jolie main de l'ouvrière dans les siennes.

— Nous verrons... dit-elle en se dégageant. Adieu, monsieur Léon... à demain !

— Cerise, demanda Léon, ne voudriez-vous pas aller jusqu'à la rue Bourbon-Villeneuve ?

— Chez votre mère ?

— Oui, Vous lui parleriez de notre idée pour demain à la bonne femme.

— Bien, j'y vais, dit Cerise. Adieu, Léon.

Les deux fiancées échangèrent un long regard et un dernier serrement de main, puis Cerise s'esquiva le cœur palpitant et plein de joie, à la pensée que son bonheur était avancé de six semaines.

La jeune ouvrière gagna la rue Saint-Martin, et elle allait atteindre le boulevard, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom :

— Bonjour, mademoiselle Cerise, disait une voix à côté d'elle.

Cerise se retourna et vit un homme arrêté sur le trottoir, et la saluant en tant qu'un casquette.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, malingre et chétif, au visage couturé de petite vérole, mais au regard intelligent et gai et à la lèvre souriante et bonne.

C'était un peintre en bâtiment, à qui ses mésaventures nombreuses avaient valu le sobriquet de Guignon, bien qu'il s'appelât Louis Verdier.

Le voyant si petit et si délicat, son père, un robuste Auvergnat, marchand de ferraille et de bric-à-brac, avait haussé les épaules en murmurant :

— Ça ne fera jamais un maître ouvrier. Vaut mieux se résigner à en faire un artiste.

Et le digne brocanteur avait mis son fils en apprentissage chez un peintre-vitrier. Guignon, devenu ouvrier, avait vu tous les malheurs, toutes les mésaventures du monde fondre sur lui.

Il était assez joli garçon : la petite vérole le couvrait à vingt ans.

Sa mère mourut, laissant du bien ; son honnête père vola sous prétexte que les artistes n'ont besoin de rien.

Enfin, la destinée de Guignon était d'être perpétuellement amoureux sans jamais arriver à son but.

S'il rencontrait une jeune fille, il commençait par lui plaire, la demandait en mariage, obtenait sa main, et, au dernier moment, on ne sait pourquoi, le hasard, un événement sans importance, un rien remettait tout en question et le mariage se trouvait rompu.

Un jour, Guignon était allé jusqu'à la mairie, donnant la main à sa future : il avait même déjà ouvert la bouche pour prononcer le terrible oui, lorsqu'il fut pris d'un malaise subit et obligé de sortir sur-le-champ. Pendant les dix minutes que dura son absence, la future fit des réflexions et s'en alla. En revenant, Guignon trouva le maire prêt à le marier, mais la femme avait disparu.

Du reste, Guignon prenait philosophiquement son parti de cette persécution constante du sort ; il riait et chantait tout jours, était serviable et bon, et on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Il était lié depuis dix ans au moins avec Léon Rolland, le fiancé de Cerise, et c'est pour cela qu'il avait salué la jeune fille en l'appelant par son nom.

Cerise reconnut Guignon, et alla à lui

— Ah ! bonjour, monsieur Louis, dit-elle. Vous allez bien ?

— Oh ! dit l'ouvrier, vous pouvez bien m'appeler Guignon mademoiselle, je ne m'en fâche pas, allez ! Et puis, c'est bien mon nom, quand on y songe. Et où donc allez-vous comme ça ?

— Je vais rue Bourbon-Villeneuve, chez la mère de Léon, répondit Cerise.

— Tiens ! dit Guignon, je l'ai vu tantôt, Léon. Il paraît que ça va comme vous voulez, rapport au mariage, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Cerise, qui baissa modestement les yeux.

Et elle se hâta d'ajouter.

— Si vous étiez bien gentil, monsieur Guignon, vous viendriez avec nous demain à Belleville ?

— Ça va, mam'selle, d'autant que Léon m'en a parlé. C'est un bon zigue, Léon, et vous aurez là un fier mari tout de même. Pourtant...

Guignon s'arrêta indécis, et comme s'il avait à formuler une accusation contre l'écabiste.

— Eh bien ? demanda Cerise.

— Il y a un nouveau camarade depuis quelque temps, dit Guignon, et ce camarade ne me va guère.

— Comment l'appellez-vous ?

— C'est un serrurier qu'on appelle Rossignol, un nom bien trouvé pour un serrurier ; une drôle de binette, allez ! et Léon a bien tort de le fréquenter ; mais, enfin, c'est son affaire, ça lui plaît.

— Tiens, dit Cerise, je ne l'ai jamais vu, ce Rossignol, moi.

— Oh ! c'est qu'ils se fréquentent depuis deux ou trois jours seulement. Enfin, si vous faisiez bien... vous empêcheriez Léon... J'ai une drôle d'idée...

Et Guignon salua encore une fois Cerise, et s'en alla à sa besogne, tandis que la jeune fille arrivait sur le boulevard et le remontait dans la direction de la porte Saint-Denis, pour gagner de là la rue Bourbon-Villeneuve.

En ce moment-là, précisément, un homme d'environ cinquante ans, petit, gras, les jambes courtes et grêles, le front chauve, le visage, d'un rouge livide et les yeux abrités derrière des conserves bleues, descendait le boulevard et se dirigeait vers le Château-d'Eau.

Cet homme était vêtu d'un habit bleu à bouton d'or orné du ruban de chevalier de la Légion d'honneur, et d'un paletot d'alpaga blanc ouvert et laissant voir l'habit.

Ce personnage, dont le physique était grotesque et dont la mise cependant, accusait un homme distingué, n'était autre que M. Gaston-Isidore de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères.